

The Notebook
Campagne de guerre
A nagy füzet / Le Grand Cahier, Hongrie / Allemagne /
Autriche / France, 2013, 1 h 52

Patricia Robin

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73082ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robin, P. (2014). Review of [The Notebook : campagne de guerre / *A nagy füzet* / *Le Grand Cahier*, Hongrie / Allemagne / Autriche / France, 2013, 1 h 52]. *Séquences*, (293), 58–58.

The Notebook

Campagne de guerre

Décédée au cours de l'année 2011, Agota Kristof revit à l'écran dans l'adaptation du premier volet de sa «trilogie des jumeaux», *Le Grand Cahier*. L'écriture ardue de Kristof est transposée dans le dernier film de son compatriote hongrois János Szász (*Woyzeck*, *Les Garçons Witman*) qui réussit à suivre le parcours et à imposer le caractère âpre des personnages de Klaus et Lucas. Le défi de rendre l'atmosphère austère et inquiétante du roman était de taille. Le réalisateur, bien qu'ayant pris de nombreuses libertés quant à la scénarisation de l'œuvre, traduit efficacement l'univers de la romancière avec une distribution, une photographie et une trame sonore aussi en symbiose que le thème de la jumeauté qui porte la trame dramatique.

Patricia Robin



La Deuxième Guerre mondiale fait rage. Pour épargner leurs jumeaux, Klaus et Lucas, leurs parents les envoient à la campagne chez leur grand-mère maternelle qu'ils ne connaissent pas. Au village, on l'appelle la sorcière. Cette grosse femme rompue par le travail de la terre, aux doigts boudinés, réfractaire à l'arrivée de ses petits-enfants, ne leur fera pas de cadeau. Habités à la propreté, à l'étude et à l'amour filial, ils seront confrontés à la crasse, aux corvées de la ferme et à la froideur de leur aïeule. Pour survivre à leur nouvelle condition, ils s'imposent un entraînement physique et psychologique afin de ne plus ressentir le mal, la faim et le manque d'affection. Dans le grand cahier offert par leur père, à qui ils ont promis de tout noter, ils consignent chaque fait et geste. Soudés par une même respiration, ils s'avèrent inséparables, cadrés ensemble, complices et complémentaires. Les deux jeunes acteurs qui les incarnent (László et András Gyémánt) crèvent l'écran et réussissent à instaurer autour d'eux une aura de malaise et de mystère que la musique inquiétante de Johan Johannsson met en valeur. La cruauté éprouvée à la lecture du roman ne se retrouve pas dans le film. Il n'en demeure pas moins que celle grandissante dans la trame cinématographique rend la formation de la carapace des jumeaux assez prégnante pour suivre leur parcours, et observer l'ampleur des dommages causés par l'abandon et l'inhumanité dans ce conflit armé, à peine vu bien qu'omniprésent. La beauté des images de Christian Berger, nimbées d'une lumière naturelle, crée un contraste frappant avec la froideur des sentiments à laquelle Klaus et Lucas sont confrontés. Certains plans sont magnifiques malgré l'innommable réalité qu'ils laissent présager. La calligraphie enfantine, dans le cahier, de même que les illustrations et les collages ajoutent au caractère particulier des deux garçons une part de morbidité et de rudesse. La caméra promène ponctuellement son œil inquisiteur dans le graphisme du *scrapbook* comme pour saisir l'âme de ces enfants dissociés de ce monde en guerre.

La mort des proches – avec lesquels ils ont des rapports ambigus – les atteignant de moins en moins, on en vient à penser que ces deux machines vivantes se délestent peu à peu de toute empathie pour ne conserver que l'attachement loyal qu'ils ont l'un pour l'autre.

Alternant entre les voix de l'un et de l'autre, la narrativité du film se déroule de façon linéaire, événement après événement, chapitre après chapitre, comme dans l'écriture de Kristof, pour aboutir à l'épreuve finale que les jumeaux s'imposent. La mise en scène austère de János Szász insuffle une vision plus douce que ce que le roman propose, mais elle rend plus digestes les actions et les agissements des jumeaux, dont l'insondable inexorabilité donne froid dans le dos dans l'œuvre littéraire. Transposer exactement le roman aurait probablement été insupportable pour le spectateur moyen; le réalisateur a su doser et amalgamer les scènes probantes tout en rendant justice à l'auteure initiale. Il a surtout évoqué cette Europe déchirée et l'Holocauste tout en ne les voyant pas comme tels, mais en ponctuant l'intrigue d'images fortes et de figures militaires connues. Apposée à ce carnage sans nom, la personnalité unifiée des jumeaux semble créer un mur pour s'en protéger et conserver leur identité propre. Ceux qui avaient terminé leur lecture à bout de souffle tant la cruauté était prégnante pourront respirer avec cette version cinématographique méliorative qui ne trahit pas la romancière, mais rend plus acceptables les comportements des jeunes garçons, de leur vieille grand-mère et de tous les personnages tordus qui gravitent autour d'eux. Il ne nous reste qu'à espérer la suite de la trilogie...

■ **A NAGY FÜZET / LE GRAND CAHIER** | **Origine:** Hongrie / Allemagne / Autriche / France – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 52 – **Réal.:** János Szász – **Scén.:** András Székér, János Szász, d'après l'œuvre d'Agota Kristof – **Images:** Christian Berger – **Mont.:** Szilvia Ruszev – **Mus.:** Johan Johannsson – **Son:** Manuel Laval – **Dir. art.:** István Kurta, Jean-Michel Boubliil – **Cost.:** János Brecki – **Int.:** László et András Gyémánt (les jumeaux), Piroska Molnár (la grand-mère), Ulrich Thomsen (l'officier), Orsolya Tóth (Museau de lièvre), Gyöngyvér Bogárnár (la mère), Ulrich Matthes (le père) – **Prod.:** Sándor Söth, Pál Sándor – **Dist. / Contact:** Métropole.